

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 1. Chapitre IV

Avant que j'atteignisse mes quinze ans, j'avais déjà commencé mon histoire passionnelle – qui doit s'appeler ainsi, libre comme elle était de tout sentimentalisme. Sous l'influence du climat et des coutumes – l'un ardent, les autres libres par leur caractère même, patriarcal – dans les villages de province et jusque dans les capitales populeuses, l'homme se réveillait dans le corps de l'enfant à un âge où dans d'autres pays s'allumaient à peine les premières lueurs de l'adolescence. L'initiation des enfants était toujours ancillaire : les immenses maisons de Buenos-Aires et plus encore les maisons provinciales et villageoises, avec souvent trois grandes cours et, parfois, un jardin, pleines de détours, de cachettes et de recoins qui n'étaient pas fréquentés par les grandes personnes, rendaient inefficace la vigilance paternelle éveillée par quelque symptôme ou indice conseillant la répression, surtout quand les domestiques étaient, comme c'était le cas en général, complices, à charge de réciprocité. Peu à peu, ce défaut de notre organisation domestique si contraire aux principes alors en usage, s'est modifié, pas tant à la suite d'une plus grande discipline morale que par la force

des circonstances qui, donnant une énorme valeur à la terre, ont rendu plus petites les maisons, facilitant l'observation et groupant davantage la famille. On voit comment des causes qui paraissent très loin de la matérialité des choses produisent dans la conduite des hommes les effets les plus inattendus. Dans ce cas, les instincts en liberté se sont vus peu à peu brimés par les exigences de la vie, c'est-à-dire par leurs manifestations mêmes, sous une autre forme.

Pour ma part, dans ce temps-là, je ne pouvais pas être moins surveillé, ni jouir de plus grandes libertés : j'étais maître de moi-même, et dans cette totale indépendance je me livrais à des actes qui ne peuvent être racontés et auxquels je me réfère seulement pour l'influence qu'ils eurent ensuite sur mon caractère. *Petite mère* passait ses journées, taciturne et presque immobile, cousant, prenant du maté ou priant, en proie à une incurable mélancolie qui ne la quittait que lorsqu'elle me prenait dans ses bras et m'embrassait avec des transports maladifs. *Petit père*, toujours occupé ou retenu hors de la maison, n'avait pas le temps, ni peut-être intérêt, à m'imposer une morale à demi rigide. Je ne le critique pas et il n'y a pas de quoi. Elle, sans doute, dans sa candeur de femme toujours isolée, ne supposa jamais que mon

innocence pût être en péril et mon père pensait, probablement, qu'il n'y avait pas à se préoccuper de choses qui devaient arriver tôt ou tard, lorsqu'il s'agissait d'un garçon robuste, d'une santé de fer, joyeux, décidé, passionné, qui ne souffrait que de l'opposition que l'on faisait à ses caprices et des restrictions qu'on apportait à sa liberté.

A un bon père, comme je l'entends, il doit suffire, en somme, que ses fils soient intelligents et ne lui manquent pas de respect. C'était notre cas. Je donnais des preuves que je n'étais pas bête, et j'étais loin de ne pas respecter mon père. Tout au contraire, je l'admirais et le vénérais parce qu'il était le chef incontesté du village et que tous lui rendaient hommage ; parce qu'il fut toujours très mâle, capable de s'opposer au plus entreprenant et d'affronter n'importe quel péril, si grave fût-il ; parce qu'il avait la plus entière liberté de langage qui prouvait la plus entière confiance en lui-même, parce qu'il montait à cheval comme un centaure et réalisait sans effort apparent les exercices équestres les plus difficiles, les prouesses de gaucho les plus brillantes, soit en travaillant avec le troupeau d'une ferme amie, soit aux « *boleadas* <sup>1</sup> » ou aux courses, au jeu du canard ou dans les ménageries ; parce qu'il se distinguait au jeu d'osselets au billard, au carambolage, au

trente-et-un et à tous les jeux de hasard et d'adresse, et parce qu'il élevait les meilleurs coqs de combat du département dans une série de caisses alignées dans la cour de la maison, devant ma chambre ; parce que, grâce à lui, à qui personne n'osa jamais s'attaquer, je pouvais impunément m'en prendre à n'importe qui. En somme, il était pour moi un modèle de toutes les perfections et je me sentais trop orgueilleux de lui, trop satisfait de sa protection directe ou indirecte, pour que cet orgueil et cette satisfaction ne se traduisissent pas par une grande tendresse et une vénération *sui generis*, pareille à l'affection admirative pour le camarade plus fort, plus habile et plus puissant, qui accède, cependant, débonnairement, à tous nos caprices.

Comme plus d'une fois, alors que j'étais encore très jeune, il me rencontra aux courses, aux combats et autres divertissements publics, et comme jamais il ne trouvait à redire à ma présence dans ces lieux – ni ne me félicitait, car il fit toujours comme s'il ne me voyait pas – je m'y intéressai vite et pris l'habitude de courir aussi la prétontaine et je ne tardai pas à connaître tous les coins plus ou moins mystérieux de Los Sunchos, maisons de danse et autres. Par contre, le temps me manquait pour fréquenter l'école, cela pesait à ma charge inamovible de moniteur, mais ce n'était

pas un mal, car, sachant déjà lire, je crois que don Lucas n'aurait pu m'enseigner que peu de choses en plus – peut-être l'orthographe, que j'ai apprise ensuite, en chemin –. Pedro Vazquez ne manquait jamais, et jamais il ne voulut m'accompagner dans une course aux heures de classe.

- *Tu es un sot ! Pour ce que tu apprends à l'école.*
- *Papa dit qu'il est bon de s'habituer à la discipline et au travail, et comme il va m'envoyer étudier à la ville –* me répondait Pedro gravement, très comique dans sa grande « *chapona* » trop longue, le pantalon jusqu'aux chevilles et le feutre aux larges bords.
- *Ce qu'il faut être dindon !* – m'écriai-je en levant les épaules et courant à mes distractions avec dans l'âme un grand mépris pour cette partie bête de l'humanité.

Entre temps, mon éducation se complétait par d'autres sentiments. Je m'initiais rapidement à la vie sous deux formes qui paraissent en antagonisme, mais qui me servirent également par la suite : la fantastique, que m'offraient les livres d'imagination, et la réelle, que j'apprenais en pleine comédie humaine. Cette dernière forme me paraissait triviale et circonscrite, mais je considérais que son aspect mesquin était une

simple particularité de notre village, et que son champ d'action étroit, embryonnaire, s'élargirait, prendrait dans les villes d'énormes proportions jusqu'à acquérir la merveilleuse amplitude que me suggéraient les romans d'aventures. Mais je ne sentais pas encore le désir de vivre la vie, pour moi extraordinaire, des grands centres, et le voyage projeté de Vazquez ne me causa pas la moindre envie ; il me suffisait de l'imaginer et de la rêver, j'étais trop absorbé alors par les personnes et les choses de mon milieu et je me disais instinctivement, sans aucune réminiscence historique : « *Il vaut mieux être le premier ici, que le second à Rome* ». C'est qu'en réalité, je m'amusais, satisfaisant tous mes appétits, dans la forme que j'ai annotée plus haut. Pour ne pas être plus explicite, j'ajouterai seulement que je m'étais fait un lecteur assidu de Paul de Kock, de Pigault-Lebrun, de l'abbé Prévost, traduits en espagnol, mais que si ces auteurs me divertissaient, ils ne m'apprenaient rien de nouveau, à part quelques invraisemblables intrigues. Ils me faisaient rêver, oui, en certaines occasions, d'aventures impossibles ou difficiles, plus hautes et plus enivrantes que la passivité résignée du torchon ou sa servile provocation. Dans mon imagination, l'idéalisme sensuel de quelques romans romantiques luttait avec les vulgaires réalisations des livres humoristiques, et ces

deux faces de la sensation, vivant ensemble dans mon cerveau, me faisaient penser ou à la femme telle que je la connaissais, avec le simple attrait de son sexe, ou à cette entité supérieure de la grande dame friande, exquise et compliquée.

Ces rêves, je n'en doutais pas, étaient réalisables et se réaliseraient par la suite, quand j'aurais conquis une brillante position, quand j'aurais fait ... Quoi ? Je l'ignorais, mais ce devait être quelque exploit remarquable, quelque chose dans le genre guerrier ou politique, une victoire décisive sur l'ennemi – quel ennemi ? – qui ferait de moi un nouveau Napoléon, ou un colossal triomphe sur mes adversaires, – quels adversaires ? – clef qui m'ouvrirait de part en part les portes du pouvoir, ou l'acquisition d'une immense fortune – par quel héritage, quelle loterie ou quel hasard ? – qui me transformerait en un Monte-Cristo créole. Tout cela était naturellement, nébuleux et variable, et mon ambitieuse volonté était indécise et comme aveugle, sans réussir à se tracer un chemin, une norme de conduite qui la mènerait aux grandes réalisations. Les circonstances n'étaient pas propices, et longtemps j'attendis en vain une opportunité qui m'illuminerait, m'inciterait à l'action.

Cependant, la princesse ou son succédané était très près et sous une forme tangible : elle vivait devant chez moi, dans un

bois dormant, attendant que j'allasse la réveiller ...

Elle était la fille unique de don Higinio Rivas (don Inginio dans le village), personnage qui partageait avec mon père, très secondairement, la direction politique du département. Elle s'appelait Thérèse et, ainsi que la voit maintenant mon expérience, elle n'était pas autre chose en ce temps-là qu'une jeune fille presque aussi vulgaire que son nom (à moins que son nom ne me paraisse vulgaire que parce qu'elle le portait ?) Cependant, elle était alors pour moi la fleur des merveilles, parce qu'elle avait le divin prestige de la jeunesse et parce que dans notre démocratie villageoise elle occupait en réalité un poste analogue à celui d'une princesse, comme moi je pouvais paraître un prince sans couronne. Elle était brune de cheveux et avait des yeux noirs, une figure ovale, un nez fin et droit, une bouche grande et rouge, un menton avançant un peu, un teint velouté et frais. Ses joues rondes, et finement rosées que c'en était un véritable enchantement et une invite à les embrasser et à les mordre comme un fruit mûr. De taille moyenne, grosse par manque d'exercice et excès de gourmandise et de maté doux, elle semblait petite et cela enlaidissait un peu son corps qui, plus svelte, aurait paru agréable. Par contre, elle avait le don d'attirer par son regard. plein de bonté, lointain ou endormi, et sa parole lente



et douce à cause d'un léger zézaïement et des inflexions longues et chantantes de la voix. C'était, en somme, une petite créole qui n'avait rien d'exceptionnel, mais s'il y avait eu à Los Sunchos des concours de beauté elle y aurait obtenu le premier prix. Toujours à une des fenêtres de la vieille demeure qui, enveloppée d'arbres, faisait face à notre maison dans la rue de la Constitution, Thérèse, qui fut la compagne de ma première enfance, me suivait infatigablement des yeux dans mes continuelles allées et venues, sans que je fisse attention à cet intérêt, ni essayasse d'en rechercher les causes. Mais quand je sentis mes premières aspirations amoureuses et commençai à rêver de la femme idéale, l'instinct me porta à la considérer comme la réalisation possible de mon poétique désir de conquérir le premier parfum d'une fleur de serre chaude, ou, pour le moins, de jardin cultivé et entretenu. Cet « *hortus conclusus* » arriva, enfin, à retenir mon attention et à éveiller en moi un sentiment extérieurement semblable à l'amour ; amour cérébral, à peine, premier éveil de l'imagination en association avec les sentiments, comme le prouve la forme dans laquelle je me rendis compte de ce que j'expérimentais ...

C'était une nuit, tard déjà, et pendant que tout le monde dormait, à la maison, je lisais avec enthousiasme ***Mademoiselle de Maupin***,

de Théophile Gautier ; comme à Paolo et Francesca les amours de Lancelot, ce livre produisit en moi un vertige subit et extraordinaire, La suggestion surgit, impérative, et, comme si mon cerveau s'illuminait. du coup, je vis entourée d'un nimbe l'image de Thérèse telle que jamais elle ne s'était présentée à mes yeux ni à mon imagination, belle, provocante, avec un enchantement nouveau et fascinateur. Ce choc reçu par mon esprit fut si puissant que – comme s'il s'agissait d'un rendez-vous convenu précédemment – je sautai du lit avec un empressement enfantin, me vêtis vivement, et sans penser au ridicule et à l'inutilité de mon action, je sortis dans la rue, et, enveloppé de l'ombre de la nuit, seule âme vivante dans ce village assoupi, je commençai à envoyer des petites pierres sur les vitres de celle que j'improvisais déjà « *ma fiancée* » avec l'espoir de la voir à la fenêtre et d'entamer avec elle mon premier colloque sentimental. Comme elle ni personne ne remua dans la maison, au bout d'une heure de salves inutiles, je revins, découragé, comme quelqu'un qui vient de subir une terrible désillusion, me créant toute une tragédie d'indifférence, d'infidélités et de perfidies, dans laquelle ne manquaient ni le rival, ni le parjure, ni l'arme homicide avec ses indispensables lacs de sang.

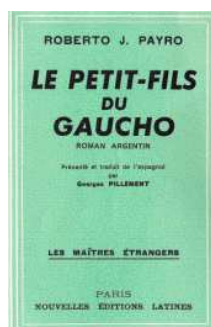
Oh ! imagination sans frein ! Qui pourra

admettre que sans autre cause je pensai au suicide cette nuit-là, pleurai, mordis les oreillers et représentai pour moi seul tout un drame aux violences romantiques ? ... Aujourd'hui je m'explique à peu près cet état d'âme. On pourrait dire de moi que par l'âge et le tempérament, en plus des lectures spécifiées, je me trouvais au point où l'on n'aime pas une femme, ni la femme en général, mais simplement où l'on commence à aimer l'amour ; situation difficile et périlleuse, pour peu que manquent les dérivatifs.

Mais, avec tout mon désespoir, je finis par m'endormir aussi tranquille que si rien ne s'était passé. L'inquiétude en éveil céda la place au sommeil sans rêves de l'adolescence qui se fatigue jusqu'à tomber rendue par l'effort physique.

1. Espèce d'instrument composé de deux boules en métal réunies par une corde qu'on lance pour arrêter un animal à la course.

## Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>